

Songe d'une nuit en baie

Le brouillard avait envahi la baie d'un seul geste. Je n'avais jamais vu un tel phénomène. On le voyait arriver de loin, au ras du sol, progressant à grand pas. Rapidement, la baie fut recouverte d'un large manteau ouaté. On ne voyait plus les pattes des moutons, leurs corps semblaient être en apesanteur et formaient des nuages de laine. Je pensais aux mobiles de Carole du magasin le Petit Grain, rue de la Ferté, à Saint-Valery. Elle leur a donné un nom : « Petits univers ». Ce sont des nuages en laine de moutons de la baie qui flottent au-dessus de paysages habités de roulottes, sortes de mobiles de Calder pour chambres d'enfants, peut-être pour apprendre à compter les moutons avant de s'endormir. Ce phénomène bizarre doit être dû au changement climatique, il fait très chaud, puis, subrepticement, très froid. La terre se décompose sous les effets instables du climat. La baie de Somme, réceptacle des humeurs capricieuses et hiératiques, en symbiose amniotique avec l'âme humaine, semble vivre les derniers jours de l'Anthropocène.

Je ne vois plus que la proue de mon canoë, les yeux fixés sur la pointe en bois vernis qui fend les eaux au milieu d'un rieu herbacé, un de ces fossés qui pénètrent la baie comme les nervures vitales d'une feuille. Je me faufile entre les herbes, mon petit cours d'eau rétrécit, je dois maintenant pousser sur ma rame pour avancer, le courant m'accompagne encore mais je ne vois plus d'issues. J'entends le son des moutons qui bêlent. Les jeunes cherchent leur mère et le berger crie des mots que je ne comprends pas. Ça ressemble à un langage inventé entre lui et ses animaux. Le berger, je le connais, il s'appelle Régis comme mon oncle Régis, mon oncle chasseur invétéré et homme des bois, toujours en short, même les jours de mariage. On avait un drôle de sentiment envers lui, à la fois critique et admiratif pour la liberté qu'il pratiquait sans entrave. Je l'aimais, il était le frère de mon père, le même en plus rustique. Chaque été, il plantait sa roulotte, une caravane beige et verte, créant son petit univers au cap Hornu. Sur le toit de sa DS, il transportait un hors-bord Rocca blanc avec un liseré rouge. Avec lui, j'ai appris à faire du ski nautique entre Saint-Valery et Le Crotoy sans tomber. J'étais très fier. Son moteur était si gros que le bateau penchait nettement vers l'arrière à la limite des lois de l'équilibre. Bien vaseux, on allait se rincer dans la maison abandonnée du cap Hornu. Il y avait de l'eau courante, un évier en pierre grise sur lequel je pouvais tenir debout du haut de mes 10 ans. On disait que cette bâtisse appartenait à un parfumeur parisien.

Les moutons bêlent mais je ne les vois plus. Précédemment, je longeais le rivage près du phare rouge, derrière la buvette de la plage de la Ferté. J'ai croisé la passerelle en bois qui enjambe le trou du curé, le nom donné à une bêche d'eau dans laquelle on peut encore se baigner à marée basse. À marée haute, on saute de la passerelle. Le CRS qui donne des cours de natation nous regarde à la dérobée, mais rien ne nous arrête avec Patrick, le fils du pharmacien au tempérament très dissipé, un garnement de l'école plus âgé que moi, leader d'une bande de gamins sortis de la Guerre des boutons, des enfants sauvages qui aiment faire les 400 coups. L'autre jour, nous sommes montés en haut de la falaise de craie, au-dessus de la station essence, à la recherche de blockhaus enfouis sous les ronces. On s'est faufile à l'intérieur par un passage étroit, la terre glissait sous les pieds et j'avais un peu d'appréhension en entrant dans ce bunker de la guerre encore en activité, vingt ans auparavant. On a découvert des lits superposés en métal, les matelas avaient brûlé, des balles de fusils

mitrailleurs clairsemées au sol. Patrick les emporte. Je n'ose pas y toucher de peur de mourir sur place d'une explosion soudaine. Avec lui, c'est toujours une sortie Club des cinq.

Les moutons me toisent du regard, figés sur la rive, un peu interloqués de me voir à peu de distance, séparés de moi par le bras de mer qui s'engouffre au milieu des herbus vers Noyelles-sur-mer. Cette sensation de glisser, poussé par la marée est très jouissive. Je fais corps avec mon beau canoë en bois latté que je viens tout juste de revernir. C'est un canoë amérindien construit en bois de pruche, un sapin qui pousse très lentement, ce qui produit un bois très dur. La coque est fine mais très solide. Cette année, j'ai acheté un vernis marin de la marque « International » au Hall Nautique. Madame Figeat me l'a conseillé, elle est très professionnelle, et très jolie. Son corps semble sculpté à l'effigie des pin-up de calendriers des années 50, la poitrine pointue sous un pull-over cachemire jaune serré, le pantalon fuselé met en valeur ses formes onduleuses ! Pour me convaincre, elle me dit que c'est ce qu'on utilise sur les Riva, les bateaux à la mode à Saint-Tropez. On peut repasser jusqu'à 18 couches pour que ce soit parfaitement brillant comme un miroir d'eau. Il faut juste poncer avec du papier abrasif très fin entre chaque couche et la suivante accroche. Aller au Hall Nautique est un véritable plaisir, regarder la couleur des différents cordages, des écoutes de voiles jaunes, des drisses orange et noires, des bouts rouges et bleus, alignés sur des dévidoirs. J'ai toujours pensé que mon canoë était un yacht. J'achète une ancre plate et 15 mètres de bout jaune. Ainsi, je pourrai mouiller en baie pendant que j'irai marcher sur l'estran au milieu des passe-pierres. J'aime quand je marche pieds nus dans la vase et que je la sens s'insinuer entre les orteils. Cette perception me ravit, elle est unique. On est en communion avec le sol, avec la matrice, là où je suis né au fond de cette baie mère porteuse.

À la recherche de crabes, je soulève les pierres sur la digue en face de la rive qui se situe à bâbord en venant de la mer, face au quai Jeanne d'Arc, avec ses piquets rouges alternatifs qui balisent le chenal à marée haute. Ce sont les perchoirs préférés des macreuses, des fous de bassan et des mouettes rieuses. Ils aiment sécher leurs ailes après leurs longues séances de pêches intensives. Ils plongent bec en avant dans l'eau saumâtre et capturent des flets ou des carrelets, ces poissons voyageurs imprudents de l'eau salée.

Mon univers de navigation se trouve ici, entre le phare vert et le phare rouge. C'est mon terrain de jeu, mon espace de vie et de rêves, ma baie des songes. Je trouve des bernard-l'hermite et beaucoup de petits crabes, des familles entières de crabes. Les petits sont mignons mais j'ai peur des gros qui me menacent avec leurs pattes écartées, prêts à me pincer. Avec ma sœur Mahé et notre copine Cathy, on est un peu cruels dans nos jeux avec les animaux. On les martyrise, on leur enlève une patte, les enfants sont parfois terrifiants.

Le Flying Entreprise III, c'est ainsi que s'appelle mon canoë, brille au soleil et fend l'eau, fier et majestueux. L'allure est lente, le son de la pagaie impose son rythme et bat en étroite collaboration avec les éléments terre et eau.

Hep Hep, Yop Yop....Oun... dé ! lance le berger en marchant dans les molières, il utilise toutes sortes d'onomatopées incompréhensibles que seuls son chien et ses moutons comprennent. T'es où, T'es où ? Roc ! Il siffle. Ah t'es là, allez, viens mon

chien. Régis Dupays s'agrippe à son bâton comme à une bouée de sauvetage. Il a un crochet au bout pour attraper les bébés moutons dissipés par les pattes. Lui aussi a l'air complètement dérouté, lui qui connaît si bien les lieux. Le brouillard a maintenant recouvert la baie de son manteau gris blanc, le smog anglais a traversé la Manche, poussé par le vent de nord-ouest. Roc Roc ... ce doit être le nom du petit chien de berger, Roc ? Moi je connais Blek le Roc, mon héros de bande dessinée, un beau trappeur musclé et bronzé, coiffé d'une toque en poil de raton laveur qui combat les Homards rouges, les méchants anglais, auprès des Pawnees dans les forêts de pruches du Canada. Chaque semaine, je l'achète chez Jeanine Froment au tabac-journaux de la rue Jules Brûlé en face de Lessure, le boucher. Quand on vient acheter le gigot d'agneau de pré-salé avec ma mère, il me donne toujours une rondelle de saucisson à l'ail. Une saveur exquise qui vaut bien les Madeleines de Balbec.

Je décide d'arrêter là mon embarcation et de continuer à pied. Je jette mon ancre, ma toute nouvelle ancre achetée au Hall Nautique, un beau lancé, comme sur un grand yacht, tel le capitaine Troy sur son Kon-Tiki. J'arpente les prés salés à travers les herbes hautes, mélange d'obiones, d'oreilles de cochons et de passe-pierres. Je marche longtemps sans savoir où je vais. La baie est un no man's land sans temporalité, un territoire connu devenu inconnu.

Soudain, je glisse et je me retrouve dans un rieu profond de près de 10 m. La mer s'est retirée et la vase au fond est imbibée d'eau. Très rapidement je m'enfonce, anormalement. Au loin, j'entends Régis Dupays mais très faiblement, en échos, ça résonne comme dans un désert, presque irréel, songe nébuleux d'une nuit d'été. Je ressens un vide infini. La cloche de l'église Saint-Martin sonne. Est-ce pour m'avertir du danger, de la fin proche, d'un appel vers Dieu. Dieu lui-même ? Avec le brouillard, c'est maintenant la nuit qui tombe. J'entends mon cœur battre très fort. Je suis coincé dans la vase et je n'arrive plus à m'extraire de ce lieu maudit. Un chevalier gambette me regarde, inquiet. Il fait totalement nuit, je distingue les petites lumières sur la digue. Le bal du samedi soir commence au Casino. Les Libertys jouent les Beatles : Back in the USSR, Help. Ils sont très bons. Chaque année, ils viennent de Reims pour jouer au Casino. Jean-Paul Godin, le gérant du Casino, programme des groupes tout l'été. Avec les Libertys, on a sympathisé. La semaine dernière, ma sœur Mahé a tourné quelques plans d'un film sur le groupe pour FR3 en dansant le jerk sur le bateau de pêche de Roland Lamidel en cale sèche devant le Casino. Avec sa mini-jupe bleue et ses cuissardes blanches, maquillée à la Twiggy, le mannequin anglais up to date du Swinging London, elle incarne bien la jeunesse des sixties ici au Casino de Saint-Valery-sur-Somme. Help ! I need somebody. Les sables mouvants arrivent au niveau du torse. Je revois ma vie qui défile. Gégé, mon copain parisien a installé une grande antenne sur le toit de sa maison pour capter Radio-Caroline, la radio pirate british émet au milieu de la Manche. Le son est novateur, jingles psychédéliques, 45 tours des Kinks, des Yardbirds et des Animals. C'est la furie à London. L'Angleterre est juste en face, elle nous envoie le smog et la pop-music.

Je suis complètement happé sous le regard médusé de courlis cendrés. Je ne résiste plus. Je me laisse tomber de tout mon corps au fond de la vase qui m'aspire et cette impression est plutôt agréable. Je me sens bien, apaisé. Je n'ai plus envie de me battre pour survivre, je me laisse aller dans un semi-coma étourdissant. Je suis complètement avalé par la vase, et ce système de siphon, de tourbillon de sable gorgé d'eau me dépose au fond du rieu, dans les tréfonds de la baie, sous terre. Où suis-je ?

De l'autre côté du miroir ? Je perçois un souterrain. Au bout de ce tunnel, une lumière brille. Je distingue des carcasses de moutons qui eux aussi sont tombés là et ont disparu à jamais. Je me relève un peu groggy et marche vers cette lumière. Ce doit être le souterrain que les archéologues cherchent depuis la nuit des temps, creusé sous la baie entre le Crotoy et Saint-Valery, et emprunté par Jeanne d'Arc, quand elle fut prisonnière des Anglais avant d'aller mourir sur le bûcher à Rouen. Attiré par cette lumière étrange, caravagesque, je suis comme Lazare voulant s'extraire de la grotte. Je tends le bras et je cherche à attraper cette lumière, guidé par Mnémosyne, déesse de la mémoire. Cette lumière doit mener dans une des prisons des tours Guillaume, là où Jeanne la Pucelle fut enfermée. Une fois dans le cachot, je pourrai sortir par la lourde porte en frappant très fort pour qu'on m'entende et pour qu'on puisse me délivrer. Je tape sur l'épaisse porte en bois, porte de l'enfer, cauchemar médiéval dantesque. Je tape fort, sans arrêt. Le son devient oppressant et résonne dans ma tête en acouphène.

Sur la digue de la Gaîté, je roule en regardant la roue avant de mon vélo, absorbé par les obstacles potentiels, les silex qui pourraient crever mes pneus, le chemin est étroit, il faut être vigilant pour ne pas tomber. Concentré sur l'avant de ma roue comme sur la proue de mon canoë, je ne me souviens plus de rien. Je suis dans un espace-temps hors du temps. Je fais le vide sur mon vélo, pédalant d'une façon mécanique et frénétique. Mon copain Jacques a disparu. Il est allongé dans la puccinelle et l'armoise maritime en bas du chemin, en contrebas de la digue, tel le Dormeur du val. Je me sens soudain interpellé par Mahé, l'appel vient de la baie, depuis les palplanches au loin. Ici, c'est très large, étendu, un paysage vaste de gabions, de moutons, un espace entièrement recouvert par la mer lors des grandes marées, ne laissant que des huttes de chasse qui émergent comme des îles flottantes. C'est ici, un peu sur le côté, que Charly Delabie, chasseur, pêcheur, cueilleur érudit, atteint d'une maladie incurable, s'est tiré une balle dans la tête, dans sa hutte de paille, la dernière authentique.

Cette année, la baie est très fleurie. Mahé aimait tant les fleurs. Elle en avait toujours chez elle depuis la disparition de sa fille, pour penser à elle et pour ne pas aller au cimetière. La baie a pris les couleurs du violet, du mauve, la rose pourpre de la baie avec ses lilas de mer. Elle est là, ma sœur Mahé. Je la sens pour la première fois depuis son décès. Ses cendres étalées ici dans cet environnement il y a tout juste une semaine semblent habiter entièrement ce lieu. Une avocette vole vers moi et me fait signe, un présage ? Une annonce ? Je m'allonge et déplie les bras de chaque côté comme un christ de Fra Filippo Lippi. Je suis tout ouvert, les sens en alerte. Je me donne au soleil, à la lumière, à la nature, à l'eau, à l'au-delà. Je ressens la matière noire qui nous entoure dans laquelle on baigne mais qu'on ne saisit jamais. Je suis en élévation spirituelle. La terre et les cieux sont mêlés durant un instant.

Au bout du chemin, on distingue les moutons de Roland Moitrel parqués à quelques encablures dans le virage avant d'arriver au port du Hourdel. Mahé avait une passion pour les animaux. Oui, je comprends pourquoi elle a décidé d'habiter ici, d'habiter pleinement cet espace, cette baie sanctuaire, biotope de la vie et de la mort. Devant une hutte flottante, des blettes sont toutes dirigées vers les vents de nord-ouest, bien alignées. La mare est à sec et forme une mosaïque de vase séchée. La vie s'est arrêtée. Elle attend la prochaine grande marée, le mouvement cyclique, attraction lunaire, renouvellement, résurrection. Ici, au cap Hornu, tu seras bien dans ce jardin d'éden maritime. La baie est un chemin qui mène vers le repos éternel.